

Les innovations techniques et le rôle des entrepreneurs : tels sont, selon Joseph Schumpeter, les facteurs fondamentaux de l'évolution sur le long terme des régimes capitalistes.



Joseph A. Schumpeter est né en 1883 - année de la naissance de John Maynard Keynes et de la mort de Karl Marx. Il voit le jour en Moravie

(actuelle République Tchèque), au cœur de l'empire austro-hongrois, marqué comme toute l'Europe occidentale par le boom économique, technologique et scientifique de la seconde révolution industrielle. C'est l'invention de l'automobile, l'électricité et le pétrole comme nouveaux horizons énergétiques et l'avènement de grands empires industriels (la Standard Oil de John D. Rockefeller aux États-Unis, ou encore le géant chimique BASF en Allemagne).

Élève brillant, J. Schumpeter mène des études de droit et d'économie tout en s'intéressant à la sociologie. Dès 1908, alors qu'il n'a que 25 ans, il accède à la carrière professorale et publie son premier ouvrage, *Nature et contenu principal de la théorie économique*, qui devient vite un classique. Quatre ans plus tard, en 1912, il publie sa *Théorie de l'évolution économique*, ouvrage majeur qui pose les bases d'une nouvelle vision de l'économie, fondée sur l'idée qu'il existe des dynamiques mues par les cycles d'innovations techniques.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale qui se conclut par un démantèlement de l'empire austro-hongrois, il devient ministre des Finances de l'éphémère gouvernement socialiste d'Otto Bauer (1881-1938). Par la suite, il dirige une banque à Vienne jusqu'en 1924. Ces deux expériences furent pour lui des échecs. J. Schumpeter

abandonne alors la vie publique pour revenir à la carrière universitaire : en Allemagne d'abord, puis aux États-Unis, où il se réfugie après la victoire du nazisme. Professeur à Harvard, il va se consacrer entièrement à ses travaux économiques et sociologiques.

Il publie notamment *Business Cycles* (Le Cycle des affaires en français) en 1939 puis, trois ans plus tard, son ouvrage le plus célèbre, *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*. Il entreprend ensuite une monumentale *Histoire de la pensée économique* mais il meurt en 1950 avant de l'avoir achevée.

Les cycles économiques

Le thème central des travaux de J. Schumpeter concerne la dynamique du capitalisme. Alors que la plupart des économistes de son temps s'intéressent aux conditions d'équilibre de l'économie de marché, l'auteur de *Business Cycles* manifeste très tôt son originalité en étudiant les fluctuations du capitalisme, ses phases d'expansion et de crises. Les krachs financiers, et les retournements de conjoncture qui ont jalonné l'histoire économique du 19^e siècle attestent bien que le capitalisme est un système instable, en perpétuelle reconfiguration, et qu'il est vain de chercher à en dégager la nature profonde dans un modèle de marché équilibré comme tentent de le faire les théoriciens néoclassiques.

Dans *Business Cycles*, J. Schumpeter s'appuie sur les travaux pionniers de l'économiste russe Nikolai Kondratiev (1892-1938). Grâce à la collecte de séries statistiques, ce dernier avait mis en évidence des cycles longs (alternance de phases de croissance et de crises d'une quarantaine d'années) dans l'évolution du capitalisme. J.

Schumpeter reprend ces données et leur donne une interprétation nouvelle : les cycles sont le produit de l'innovation technologique. Les phases de croissance s'expliqueraient ainsi par des inventions techniques qui sont la source d'énormes gains de productivité et permettent l'essor de branches entières de la production. Une fois que de nouvelles technologies ont épuisé leurs potentialités de développement arrive une période de crise, qui se prolonge alors jusqu'à ce qu'une nouvelle série d'innovations vienne prendre le relais et que débute une phase nouvelle de croissance.

Dans cette logique, l'histoire du capitalisme peut être divisée en une série de « vagues » qui correspondent à des cycles longs d'une quarantaine d'années, où alternent phases de croissance et de récession. L'innovation technologique serait le moteur de ces fluctuations.

- J. Schumpeter distingue ainsi trois cycles majeurs dans l'histoire du capitalisme : la première révolution industrielle commence à la fin du 18^e siècle, impulsée par les dérivés technologiques de la machine à vapeur et par les progrès technologiques des machines à filer mécaniques ;
- une seconde phase d'expansion se profile à partir des années 1840, grâce au chemin de fer et à la modernisation de la métallurgie ;
- le troisième cycle débute à la fin du 19^e siècle, soutenu par l'électricité, la chimie industrielle et le moteur thermique.
- Si la croissance du capitalisme n'est pas continue et qu'elle subit des phases d'essor et de replis relatifs c'est, pense J. Schumpeter, en raison d'une dynamique propre aux innovations

technologiques. L'histoire montre en effet que les techniques ne progressent pas de façon linéaire. Une innovation fondamentale, comme l'électricité, produit dans son sillage toute une série d'innovations dérivées qui surviennent par « grappes » : la lumière électrique, le moteur électrique, la radio. Après une phase d'effervescence où les inventions pullulent, le potentiel d'une innovation s'épuise. Il faut attendre qu'une nouvelle innovation clé vienne relancer le cycle des affaires.

De la destruction créatrice

Toute innovation crée de la nouveauté, et rend par la même occasion obsolète tout ce qui l'a précédé. J. Schumpeter parle de « destruction créatrice » pour désigner ce processus de renouvellement. « Création destructrice » serait sans doute un terme plus adapté pour décrire cette logique implacable qui pousse, sous l'effet de la concurrence, de nouveaux procédés, de nouvelles machines, de nouveaux modes d'organisation à se substituer aux anciens. « De nouvelles affaires se créent continuellement, attirées par le profit. Il se produit une réorganisation complète de l'industrie, avec hausse de la production, concurrence acharnée, disparition des entreprises obsolètes, licenciements éventuels. » (La Théorie de l'évolution économique, 1912).

La notion « d'innovation » couvre un spectre très large : il existe des innovations de produits (un nouveau savon, un nouveau type d'automobile), des innovations dans les procédés de production (une machine), des innovations dans l'organisation du travail (unité de montage à la chaîne) ou encore des innovations énergétiques (le

pétrole). L'innovation peut tout aussi bien être financière, organisationnelle, commerciale, etc.

Les entrepreneurs-innovateurs

J. Schumpeter relie l'innovation technique à l'existence d'un groupe social particulier : les entrepreneurs-innovateurs. L'économiste désigne par ce terme ces industriels, à la fois ingénieurs, inventeurs et hommes d'affaires que sont les John Rockefeller, Henry Ford, Alfred Krupp, les frères Schneider, etc. Ce sont des capitaines d'industrie qui ont été les fers de lance de la seconde révolution industrielle. Pour Schumpeter les entrepreneurs sont une « race » de capitalistes particuliers. Ils sont à l'économie ce que les conquistadors furent au continent américain : ni de simples bourgeois propriétaires soucieux de gérer tranquillement leur patrimoine, ni de purs financiers avides de profit. L'entrepreneur est un aventurier doublé d'un bâtisseur. Il est moins animé par le goût du profit que par la volonté de puissance.

Une conséquence de cette vision de l'économie fondée sur la création est que selon J. Schumpeter le moteur du capitalisme se situe clairement du côté de l'offre et non du côté de la demande des consommateurs. Ce sont les entrepreneurs qui stimulent l'activité en proposant de nouveaux produits et de nouveaux procédés de production.

La fin programmée du capitalisme ?

Si l'entrepreneur est la locomotive du capitalisme, le déclin de ce groupe social ne pourrait-il pas marquer le déclin et la fin du capitalisme ? Durant les années 1930, toute une série d'indices laissent penser que l'économie est en train d'entrer dans un nouvel âge : celui de la bureaucratie et de la technocratie. La première a pris le pouvoir en Union soviétique, pays tenu par une armée de fonctionnaires aux ordres d'un pouvoir hypercentralisé, mais aussi dans les autres pays européens, où les États ont pris des mœurs dirigistes pour faire face à la grande crise. La technocratie est observable au sein des entreprises : une nouvelle génération de gestionnaires et de managers semblent avoir remplacé la figure de l'ancien dirigeant entrepreneur et innovant de la seconde révolution industrielle.

Partout, une nouvelle classe sociale paraît prendre les commandes de la société. Envahissante, tentaculaire, elle surveille, contrôle, dirige et manipule des masses anonymes.

En 1939, le théoricien marxiste italien Bruno Rizzi (1901-1977) avait annoncé *La Bureaucratisation du monde*. Deux ans plus tard, le sociologue américain James Burnham (1905-1987) publiait *L'Ère des organisateurs* (en anglais, *The Managerial Revolution*). J. Schumpeter, dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, prophétise lui aussi, dès 1942, la montée irrésistible du pouvoir bureaucratique.

Dans ce livre, l'économiste s'interroge sur le destin du capitalisme. Comme Karl Marx (à qui il rend un hommage appuyé), J. Schumpeter

pense que le capitalisme est condamné. Mais, à la différence de l'auteur du Capital, il n'envisage pas cette mort comme la conséquence d'une crise économique inéluctable eu égard aux contradictions internes du système économique. Il pense que le coup de grâce aura des causes sociologiques. Selon J. Schumpeter, c'est en raison même de ses succès que le capitalisme risque de périr : la tendance à la concentration et à la bureaucratisation des entreprises conduit à expulser les capitalistes individuels propriétaires de leur capital. Une organisation bureaucratique et centralisée tend à se substituer peu à peu au capitalisme individuel. À cela s'ajoute l'hostilité croissante des intellectuels à ce régime économique. J. Schumpeter étend même sa réflexion sur le sort de la démocratie, elle-même menacée dans un régime politique de plus en plus bureaucratisé et aux mains des fonctionnaires.

Une Histoire de l'analyse économique

Après avoir rendu son manuscrit, J. Schumpeter se plonge dans la rédaction d'une monumentale Histoire de l'analyse économique. À l'époque, il est un professeur reconnu à Harvard ; il a acquis une réputation internationale : il préside la Société d'économétrie (qu'il a contribué à fonder). En 1948, deux ans avant sa mort, il deviendra la président de la prestigieuse American Economic Association.

Au départ, son Histoire de l'analyse économique est une actualisation d'une brochure écrite vingt ans plus tôt. Mais la rédaction va l'occuper pendant les neuf dernières années de sa vie pour donner lieu à une

épaisse publication, longue de trois volumes, qui demeurera inachevée.

Pourquoi J. Schumpeter s'est-il autant impliqué dans ce projet érudit qui semble bien éloigné de ses préoccupations premières, à savoir penser la dynamique économique elle-même ? Sa (troisième) femme Elizabeth, qui a édité le manuscrit, avance deux raisons : la logique de sa recherche l'a poussé à s'investir toujours plus profondément dans son sujet aux multiples ramifications. Ces investigations historiques étaient aussi un moyen pour lui d'échapper à une réalité angoissante : la montée des extrémismes, puis la période de la guerre. Une autre explication, de nature méthodologique cette fois, mérite d'être présentée. En introduction de son dernier livre, J. Schumpeter nous dit que l'Histoire de l'analyse économique est une façon de « dévoiler les démarches de l'esprit humain » face à l'étude d'un phénomène. Au cours du temps, l'étude de l'économie a adopté tour à tour plusieurs méthodes : celle d'une économie politique, celle d'une science théorique fondée sur des modèles et des équations, celle d'une science empirique fondée sur des données empiriques, celle de l'histoire des formations économiques, ou encore celle de l'analyse critique. Chacune de ces démarches a ses vertus et ses limites. Il serait illusoire de croire qu'il existe une voie idéale et unique pour appréhender un sujet, complexe par nature.

Que reste-t-il de Schumpeter ?

Comme K. Marx, auquel il rêvait de succéder, J. Schumpeter s'est trompé sur l'avenir du capitalisme. Force est d'admettre que capitalisme n'est pas mort - ni de ses crises à répétition, ni de sa lente absorption par la bureaucratie envahissante. Paradoxalement, l'échec

de sa prophétie met en valeur une thèse centrale de son œuvre : le rôle prépondérant des innovations et des innovateurs dans la dynamique capitaliste. Voilà pourquoi, la troisième révolution industrielle en cours, celle de l'informatique a redonné vie à son œuvre. ●